

LE SPECTATEUR

DE
L'ORIENT.

Pendant que les Patriarches dissimulent ainsi dans le

Livr. 53. — 23 Oct. (7 Novembre) 1855.

Cyrille Lucari,

Ou l'Église grecque pendant la guerre de trente ans.

(Voir les Livr. 49, 50 et 52).

—0000—

XXVIII.

LES malheurs de l'église grecque devenue le champ clos de la lutte entre catholiques et protestans, ne s'éteignaient pas dans le sang des deux Cyrille. Le parti des Jésuites avait enfin trouvé une arme puissante pour abattre tout Patriarche qui leur portait ombrage ; c'était l'accusation calomnieuse qu'il avait une correspondance secrète avec les Cosaques et les Russes. Par ce moyen, ils s'étaient défaits du Patriarche Parthénus II, qui avait été étranglé pour faire place à leur créature, Athanase Pa-

tellarios; de même Parthénus III rencontrait la mort sous le coup de la même calomnie. En même temps, ces persécuteurs acharnés de notre religion répandaient chez les orthodoxes de la Pologne et de la Russie, le bruit que l'église grecque avait adopté les erreurs de Calvin, et que si ces pays non encore atteints par la contagion voulaient sauver leur foi, il ne leur restait d'autre issue que de renoncer à toute communion avec les églises d'Orient et se réunir à l'église romaine.

Pendant que les Patriarches glissaient ainsi dans le sang les uns des autres, et que leur trône était devenu le jouet des partis, n'y avait-il donc pas un parti national et orthodoxe, un parti grec de cœur et d'âme pour sauver l'arche sainte respectée par la conquête ottomane, le dernier espoir de notre race, la tradition religieuse de nos pères? Il était grand temps qu'il parût enfin. S'il tardait encore, notre avenir allait être étouffé.

Il est vrai que des hommes savans n'avaient pas manqué pour protester contre les deux invasions qui menaçaient en même temps notre foi. Les écrits des Sérigo, des Coressi, des Mogila existent encore pour témoigner de la perpétuité de notre croyance. Mais ces efforts isolés ne suffisaient pas, lorsque les pasteurs suprêmes de l'église avaient abandonné son drapeau. Un synode d'évêques rassemblés à la hâte par le patriarche Contari, avait condamné Cyrille quelques mois après sa mort tragique; mais cette condamnation ressemblait trop à une vengeance pour jouir de l'autorité de la chose jugée. Il fallait un témoignage plus éclatant et plus respectable, un concile universel qui proclamât à la face du monde que notre église conservait intact le dépôt de la foi; seule une telle dé-

claration solennelle était propre à décourager les ennemis qui, de différens points, montaient à l'assaut de notre dernière citadelle.

XXIX.

Pour que le clergé grec pût faire une démarche si importante sous la verge de la tyrannie soupçonneuse des Turcs, pour que les ennemis de notre église abandonnassent leurs projets contre elle, il fallait autre chose que la protection intéressée des ambassadeurs européens. L'église orthodoxe aurait été jusqu'à son entière extinction le jouet des protestans et des catholiques, si elle eût continué à être livrée à l'arbitraire des Pachas; si le génie grec n'eût su créer un pouvoir protecteur, tiré des entrailles de sa propre nationalité, intermédiaire entre son église et ses tyrans.

Mais pour atteindre ce but, pour résoudre la question religieuse, il fallait que la question politique telle que Cyrille et tous ceux qui avaient rêvé avant lui l'émancipation de notre peuple, l'avaient posée jusqu'alors, subit une modification essentielle. Le lendemain de la conquête ottomane, les Grecs avaient commencé à songer aux moyens de se délivrer du joug des barbares; mais la voie dans laquelle ils étaient entrés ne pouvait que les mener à leur perte. Jusque là la réalisation de ce rêve n'avait paru possible que par l'insurrection, aidée des armes étrangères. On avait attendu pendant longtemps la liberté d'une croisade des peuples catholiques ayant à leur tête le Pape; on l'avait espérée ensuite du lion de S' Marc; Cyrille avait cru découvrir une nouvelle Amérique pour nous, les peuples protestans. Rêves insensés.

qui nous tenaient dans une agitation continuelle, qui nous coûtaient des sueurs de sang, sans que la question politique fit un seul pas en avant ! Si la Grèce doit attendre sa liberté de la pitié des peuples chrétiens, elle l'attendra longtemps encore !

Pour être libre, il faut d'abord devenir digne de la liberté. Tant que la race grecque serait restée inférieure en nombre, en moralité, en richesse, en intelligence à la race turque, elle ne pouvait raisonnablement aspirer à son émancipation. Mais pour pouvoir se développer moralement et matériellement, elle avait besoin, sinon de l'amitié, au moins de l'indifférence de ses maîtres. Aussi longtemps que le Turc aurait considéré les Grecs comme des esclaves mutins, prêts à se lever au premier signal parti d'un point quelconque de l'Europe chrétienne, aussi long temps que le Turc aurait fait peser son genou sur la poitrine, et tenu son cimenterre suspendu sur la tête des raïas, tout développement était impossible à la race conquise.

On devait par conséquent mettre de côté pour long temps les rêves d'indépendance; on devait chercher la faveur de ses maîtres, baiser ces mains teintes du sang de nos pères, désarmer les soupçons du tyran contre sa victime, servir fidèlement les Turcs pour pouvoir s'en servir.

XXX.

Tant que les Turcs n'avaient été qu'une puissance exclusivement militaire, des barbares campés en Europe et n'ayant d'autre mission que la propagande armée de l'islamisme, il n'y avait pas de place dans leur édifice gouver-

nemental, leur *Porte*, pour les services des Grecs (*). Le Coran était la seule loi, le sabre le seul interprète entre les Sultans et les gouvernemens étrangers.

Mais depuis quelque temps une grande révolution s'accomplissait tant à l'intérieur de la Turquie que chez les peuples ses voisins. L'empire ottoman venait d'entrer dans son âge de décadence; si l'esprit de conquête lui était resté dans les veines, cela n'allait être bientôt que les velleités d'un vieillard. Les états de l'Europe au contraire, régénérés par les lettres grecques, par la presse, la réforme, par le développement de l'esprit humain, acquerraient tous les jours des forces nouvelles; d'assaillis ils allaient devenir assaillants; ce n'étaient pas les forces de la Turquie, mais leurs jalousies mutuelles, leurs craintes de rompre l'équilibre, qui pouvaient arrêter leur marche triomphale sur Constantinople.

A l'époque des conquêtes, succédait ainsi l'époque des relations commerciales et diplomatiques; à la lutte par le sabre, succédait la lutte par la plume et la parole; les ruses de guerre étaient remplacées par les ruses de la politique. Le législateur ottoman n'avait pas prévu cette nouvelle phase; la *Porte* n'avait pas d'organes créés dans la prévision de ce changement de rôles; l'éducation, la civilisation turque n'était pas faite pour les préparer. Le génie grec devinait tout de suite ce défaut

(*) « Nous passons maintenant, (dit Hammer, Hist. livre XVIII) des édifices publics à l'organisation de l'État, que les Orientaux se représentent comme une maison complète, ou plutôt comme une tente, et qui, dans ses principales branches d'administration, porte des noms analogues à cette idée figurée. Sous le nom de *Porte*, on entend le gouvernement lui-même, parceque, dès la plus haute antiquité, les affaires des nations d'Orient se traitaient à la *Porte* des palais des Rois. »

de la cuirasse du gouvernement ottoman; ses services allaient devenir indispensables à ses maîtres pour remplir cette lacune.

Le gouvernement des Sultans qui cherchait en tâtonnant quelques hommes de confiance, qui lui servissent de guide dans cette voie inconnue et hérissée d'embûches, dans laquelle il portait ses pas pour la première fois; qui connussent le droit public de l'Europe, les usages diplomatiques, l'histoire, la forme de gouvernement, la force, la faiblesse des états avec lesquels il entrait en communication, toutes ces choses enfin qui étaient un livre clos pour ses ministres les plus éclairés, trouva sous sa main parmi les raïas grecs une génération d'hommes d'état, qui sous le titre modeste d'interprètes de la Sublime Porte, dévinrent peu à peu les directeurs de fait des relations extérieures d'un des plus grands empires du monde. La race grecque rompaient enfin par la main des Panajotti, des Mavrocordato la barrière qui la tenait en dehors des emplois publics; elle s'élançait tout de suite au sommet de l'édifice gouvernemental; elle était introduite dans ce conseil de la Sublime Porte où se traitaient les destinées des nations. Ces Pachas orgueilleux, qui regardaient les Grecs comme des esclaves, sentaient maintenant le besoin de flatter ceux qui étaient les conseillers et les favoris du Grand - Vizir tout puissant; ces ambassadeurs hautains à la porte desquels nous avons l'habitude de ramper en implorant leur protection auprès de nos maîtres, étaient obligés à leur tour de recourir aux bons offices et à l'amitié des drogmans de la Porte, pour accomplir les affaires les plus importantes de leurs gouvernements. L'homme de rien, le schismatique méprisé de la veille, était main-

tenant quelqu'un et quelque chose; on lui prodiguait les marques d'amitié; Panajotti recevait de la république de Gènes un diplôme de noblesse; Mavrocordato était nommé Comte du S^t. Empire.

Les Grecs, ayant découvert, après tant d'essais stériles, le bon chemin, ne s'arrêtèrent pas en route. L'interprète de la Porte étendit la main sur les principautés de Moldavie et de Valachie; le Grec posa sur sa tête une couronne. Il gouverna en souverain des pays plus vastes, plus peuplés et plus riches que plusieurs duchés de l'Allemagne et de l'Italie. Il fit usage de son pouvoir nouveau, des richesses qui remplissaient ses coffres, de l'influence dont il jouissait auprès de la Porte, pour protéger son église, pour ouvrir des écoles, pour envoyer des jeunes gens aux universités de l'Europe, pour favoriser l'essor commercial de ses nations, pour développer les libertés de leur régime municipal. Pour en revenir à notre sujet, les Phanariotes sauvèrent l'indépendance de notre église que les Patriarches avaient détruite par leur lutte d'un demi-siècle.

XXXI.

Une fois la voie ouverte devant nous, la vie se fait jour de toute part. L'église est la première à être sauvée par les rayons de notre soleil levant; sa voix muette depuis tant de siècles se fait entendre, comme le gazouillement des oiseaux aux premières lueurs du jour, pour témoigner qu'elle n'était pas morte mais seulement engourdie par la nuit de l'esclavage. Les Jésuites et les protestans, qui croyaient se disputer son cadavre, sentent tout d'un coup qu'elle s'échappe vivante de leurs mains. Un synode d'évêques grecs et russes s'assemblait à Jassy en 1642, et y

rédigeait une profession de foi qui rétablissait la véritable doctrine de l'église orientale, faussée par Cyrille Lucari et les autres novateurs. Cette profession était traduite d'abord en langue slave pour l'édification des orthodoxes de la Russie et de la Pologne; quelque temps après, l'illustre Panajotti en fesait publier à ses frais une édition gréco-latine à Amsterdam. On raconte même que les États-Généraux qui, quelques années auparavant, par le ministère de Corneille de Haga, avaient fait tant d'efforts pour protestantiser l'église grecque, renvoyèrent à Panajotti l'argent qu'il avait fait parvenir à Amsterdam pour couvrir les frais de l'impression, et dans l'intention de flatter cette nouvelle puissance qui se levait en Orient, se chargèrent de la dépense d'un livre qui ruinait de fond en comble les espérances du Calvinisme sur les peuples orientaux.

Mais l'année 1672 devait offrir au monde un spectacle encore plus imposant. Soixante-onze patriarches, évêques et autres dignitaires de l'église orientale, se réunissaient à Jérusalem, dans les lieux consacrés par la passion de Notre-Seigneur, sous la présidence de l'illustre Dosithée, patriarche de la sainte ville. Cette même France, qui, jadis organe des menées des Jésuites, avait fait tant de mal à notre église; revenue maintenant à des sentimens plus nobles et plus dignes de cette grande nation, désespérant enfin de nous soumettre au joug de Rome, mais ne tolérant pas que nous tombions dans les mains des Calvinistes, favorisait de toute l'influence de son ambassadeur Olivier de Nointel, cette réunion solennelle de l'église orientale, et aidait la Grèce à élever cette dernière barrière de sa foi contre la propagande étrangère (*).

(*) M. de Laborde dans son récent ouvrage sur Athènes aux XV,

" Dans un langage inspiré par la charité évangélique, ce Concile tout en épargnant la personne de Cyrille, condamne les erreurs contenues dans son livre, et proclame la vraie doctrine de l'église orthodoxe sur les questions qu'il avait éveillées. En parcourant les actes de ce Concile mémorable, revêtus de signatures grecques, slaves et arabes, on se rappelle involontairement ces synodes des premiers siècles du christianisme, dans lesquels les chrétiens exposaient les dogmes, traçaient la discipline, réglaient les intérêts de leur église naissante et persécutée; et ces décisions des comices du peuple de Dieu, sans proconsuls et sans licteurs pour les mettre à exécution, étaient obéies plus ponctuellement que les senatus-consultes et les plébiscites du peuple maître de l'univers. De même en lisant ces actes et ces décisions souveraines des évêques orientaux, on croit lire les décisions d'un congrès

XVI et XVII siècles, nous a fait connaître et estimer M. de Nointel. Il nous le montre révélant le premier à l'Europe les beautés du Parthénon dont jusqu'alors on n'avait pas une idée très-claire. Mais son sujet ne lui permettait pas de le montrer avec les mêmes détails, étudiant notre église avec la même sympathie qu'il étudiait les chefs-d'œuvre de notre antiquité, encourageant le patriarche Dosithée dans la mission qu'il s'était donnée de convoquer le concile de Jérusalem, et révélant à la France ce côté de notre foi religieuse qui pouvait nous faire aimer de l'Occident catholique, tandis que jusqu'alors les Jésuites avaient fait tout le contraire. M. de Laborde ne nous dit pas si M. de Nointel était janséniste; quant à nous, nous en sommes presque sûrs, en fondant notre jugement sur sa noble conduite tout à fait différente de celle qu'avaient tenue avant lui et envers nous les ambassadeurs de France inspirés par les Jésuites. Il paraît aussi qu'il était l'ami du grand Arnaud. La bonne idée de Louis XIV de donner à M. de Nointel la mission de provoquer une manifestation de l'église grecque contre le Calvinisme, est partie des Jansénistes de Port-royal. Et l'esprit du Jansénisme, plein d'amour et de délicatesse, semble avoir guidé M. de Nointel dans ses relations avec le clergé grec.

de rois; mais en y rencontrant ces paroles écrites avec les larmes et le sang : *la nation grecque subit de nos jours une tyrannie dont les annales d'aucun autre peuple n'offrent pas d'exemple; mais les Grecs supérieurs à la crainte et aux menaces, lorsqu'il s'agit de leur foi, brillent de l'auréole des martyrs non seulement chaque jour, mais à chaque heure et à chaque instant, jouant pour ainsi dire avec la tempête déchainée contre leur tête, et dont rien que la simple description ferait pâlir d'effroi leurs détracteurs (*)*; on se rappelle avec admiration que ces saints législateurs n'étaient pas sûrs de leur vie au moment même où ils écrivaient ces lignes, et qu'ils avaient un trait de plus de ressemblance avec les premiers législateurs de la doctrine du Christ.

Cela ne les empêchait pourtant pas d'avoir la conscience de la grandeur des destinées de leur église, et de faire avec un saint orgueil le dénombrement des peuples différents de race et de langue, qui allaient obéir aux ordres de cette assemblée de vieillards, depuis les rivages de la Baltique et de la mer Glaciale jusqu'aux rivages du golfe Persique et aux déserts de la Lybie (**).

Saints hommes, que vos os tressaillent de joie! Votre foi en l'avenir de l'orthodoxie n'était pas une illusion.

(*) « Ἡ Ῥωμῳίων γῆ . . . νῦν εἰσὶν κρατεῖται καὶ ταλαιπωρεῖται σύμ-
πασα, ὡς μηδέποτε τεταλαιπώρηται πᾶρά τινος ἀρχῆς ἐν τοῖς ἐξωτερικοῖς
πράγμασι μηδὲν γένος ὑπέγκοον. Ἄλλ' οὕτως εἰσὶν ἀνώτεροι τοῦ φόβου
καὶ τῶν ἀπειλῶν, ὥστε συμβέβηκεν αὐτοῖς λάμπειν ὡς μάρτυρες, οὐ καθ'
ἡμέραν, ἀλλὰ καὶ καθ' ὄραν καὶ στιγμὴν, καὶ οὕτω προσπαύουσι τῇ κα-
ταγλῆι ταύτῃ, ἣν οἱ ἀντίδοκοι μόνῃ ἀκοῇ καὶ φρίττουσι καὶ θαυμάζουσι. »
Synodus Hierosolymitana, caput IV.

(**) Synodus Hierosol. ibid.

Votre église a marché; elle se baigne déjà dans les mers lointaines qui séparent l'Asie de l'Amérique du Nord (*); elle lutte avec le Mahométisme et le Bouddhisme; elle s'apprête à franchir la grande muraille de la Chine. Athènes, Corinthe, Sparte ne sont plus courbées sous la verge des impies; des églises libres y chantent les louanges du Seigneur. Constantinople n'est plus que de nom sous la loi de Mahomet; la volonté de la France et de l'Angleterre met sur les lèvres du dernier des Sultans, des promesses empreintes de l'esprit et de la tolérance de l'Évangile. Le temps n'est pas loin peut-être où l'Europe pacifiée et unanime, couronnera un Empereur chrétien dans le temple de la Divine Sagesse, rendu au culte de nos pères.

XXXII.

Le royaume grec, né d'hier, a déjà à raconter une histoire qui ressemble sous plusieurs rapports à celle de l'Église grecque pendant la triste période que nous venons d'esquisser. Comme le trône patriarcal, le trône aussi de la Grèce est devenu, dès sa naissance, le point de mire de partis se donnant des noms étrangers, le sujet d'une lutte d'influences. Les Lucari, les Contari, les Patellarios n'ont pas manqué de nos jours aussi sur la scène politique. Les effets en ont été les mêmes que ceux de la lutte du XVII^e siècle que nous avons tracée. Elle a empêché ce malheureux pays de faire les progrès que le monde attendait justement de son passé glorieux. Elle a rendu les hommes de parti méprisables même aux yeux de ceux qui s'en servaient. Il paraît qu'après une amère expéri-

(*) Il y a un Evêché orthodoxe du Kamchatka, et des îles Kouriles et Aleoutes.

nce, la nation a prononcé dans le tribunal de sa conscience son jugement sur ces luttes stériles. Il se fait dans les esprits un mouvement analogue à celui auquel la Grèce dut son salut vers la fin du XVII^e siècle. On a reconnu que nous ne pouvons prospérer et aspirer à un meilleur avenir, si nous ne faisons pas un retour sur nous-mêmes; si cessant d'attendre le bonheur comme une aumône, de la générosité étrangère, ou comme une loterie, de l'esprit d'aventure, nous ne le cherchons pas en nous-mêmes. Cessons d'être Français, Anglais ou Russes, pour n'être que Grecs de cœur et d'âme; rendons-nous par la vertu, le travail, l'intelligence, dignes d'être une grande nation également aimée de l'Occident auquel nous tenons par notre tradition littéraire, nos institutions politiques et notre dynastie, et de la Russie à laquelle nous tenons par notre tradition religieuse; et nous le serons.

R.

Le général Fabvier.

La mort du noble philhellène a douloureusement retenti dans les cœurs de tous les Grecs. La Grèce, qui autrefois élevait des statues et même des temples à ceux qui avaient été ses bienfaiteurs, n'a pas perdu la vertu de la reconnaissance. Elle n'a jamais cessé de sentir ce qu'elle doit aux peuples aussi bien qu'aux individus qui lui ont tendu une main secourable dans ses efforts suprêmes pour renaître à la liberté, et la mort du général Fabvier a été considérée par tout le pays comme un malheur public. Outre les marques nombreuses d'affliction qui ont été données à cette occasion tant par le gouvernement que par les particuliers, le peuple d'Athènes a cru qu'il lui

appartenait de célébrer à part la mémoire de celui dont il a particulièrement appris à connaître les vertus et le dévouement philhellénique. Dans l'Acropole, qui fut le brillant théâtre de la bravoure de Fabvier, sous les colonnes du Parthénon, au milieu de deux trophées qu'ombrageaient les drapeaux de la Grèce, on a placé son portrait, couronné de laurier. Une foule nombreuse assistait à la fête. Le démarque d'Athènes a donné lecture du décret suivant du Conseil municipal.

Décret.

Il a plu au peuple: Considérant que le général Charles Fabvier, français de nation, a bien mérité de la Grèce entière, et particulièrement du peuple d'Athènes, qu'il a rendu plusieurs services à ce dernier, et que, lorsque les munitions et les vivres avaient manqué à la garnison de l'Acropole, étroitement assiégée, il y pénétra pendant la nuit avec ses soldats, et ravitailla le fort, et que l'ayant défendu avec courage, il a contribué au salut de la ville; Qu'il soit célébré en son honneur une solennité funebre à l'Acropole où il s'est distingué, et qu'un orateur choisi par le peuple y prononce son éloge, et fasse mention des services qu'il a rendus au peuple. Et que le démarque dépose ce décret dans les archives publiques du peuple, et en envoie une copie à la famille du général, afin qu'il soit constaté que le peuple conserve de la reconnaissance envers ceux qui lui ont voulu du bien ().*

(*) Ἀγαθὴ τύχη.

Ἐδοξε τῷ δήμῳ τῷ Ἀθηναίων. Ἐπειδὴ Κάρολος Φαβιέρος ὁ στρατηγός, τὸ γένος Γαλάτης, ἀνὴρ ἀγαθὸς γενόμενος κοινῇ τε περὶ ἑξυμπασαν τὴν Ἑλλάδα, καὶ ἰδίᾳ περὶ τῶν

Aux termes de ce décret, l'un des membres du conseil a pris la parole. Son discours touche par plus d'un point aux questions qui font l'objet de ce recueil; aussi avons-nous cru qu'il n'était pas inutile de le reproduire.

DISCOURS

Prononcé à d'Acropole par *M. A. R. Rangabé*, membre du conseil municipal d'Athènes, à l'occasion de la solennité célébrée en mémoire du Général Fabvier.

BIEN des fois déjà le rocher antique de l'Acropole a retenti sous les pas de la foule, bien des fois le bruit des voix a réveillé son écho solitaire, soit que le peuple d'Athènes y célébrât la fête bruyante des Panathénées, soit qu'il s'y assemblât en armes pour repousser les hordes des Perses, ou que du haut de ses créneaux le canon annonçât à la Grèce le jour de sa resurrection, soit enfin qu'en pieux pèlerins, les admirateurs des chefs-d'œuvre du gé-

δημον τὸν Ἀθηναίων, ἀλλὰ τε πολλὰ αὐτὸν εὐηργέτηκε, καὶ δὴ καὶ τῆς ἐν ἄστει φρουρᾷ; ὑπὸ τῶν πολεμίων πιεζομένης, ἅτε τῶν ἐφοδίων ἐπιλελοιπότην αὐτῇ, νύκτωρ μεθ' ὀπλιτῶν εἰσβιασάμενος, τοξευμάτων δαψιλεῖ χορηγία ἀσφαλῆ τὴν ἀκρόπολιν ἀπηργάσατο, καὶ αὐτῆς ἐκθύμως προαγωνισάμενος, αἴτιος σωτηρίας τῇ πόλει ἐν τῷ τότε χρόνῳ ἐγένετο. ἀγαγεῖν μὲν αὐτῷ δημοτελεῖ ἐπικίδειον ἑορτὴν ἐν Ἀκροπόλει οὐ ἠρίστευσε, καὶ ὑπὲρ αὐτοῦ ἀγορευσαὶ τὸν ᾧ ἂν ὁ δῆμος ἐπιτρέψῃ, μνεῖαν τῆς ἀνδραγαθείας αὐτοῦ, καὶ τῶν ὧν ὑπερετήκει τῷ δήμῳ, ποιούμενον καταθεῖναι δὲ τότε τὸ ψήφισμα τὸν δήμαρχον ἐς τὸ κοινὸν ἀρχεῖον τοῦ δήμου, καὶ ἀντίγραφα αὐτοῦ πέμπειν τοῖς συγγενέσιν, ἵνα ὁ δῆμος φανερός γένηται χάριτος μεμνημένος πρὸς τοὺς εὐνοὺς αὐτῷ διατετελεχότας.

nie antique y viennent porter aux magnifiques monuments qui nous entourent, le tribut de leur culte. Mais aujourd'hui ce n'est point pour célébrer une solennité joyeuse, ce n'est pas pour défendre ce sommet glorieux, c'est tout aussi peu pour rendre hommage à ses belles ruines ou pour les étudier, que nous nous y assemblons. Nous y venons en silence, et les cœurs gros de tristes réminiscences, parceque c'est ici que s'est le plus distingué, c'est ici qu'a rendu les plus grands services au pays, le fils adoptif de la Grèce qu'elle vient de perdre, et qu'elle a aimé à l'égal de ses enfans les plus chers.

Le général Fabvier n'est sans doute pas le seul champion de notre liberté qui ait quitté ce monde depuis que le drame de notre insurrection est clos. La faux de la mort ne cesse au contraire de s'abaisser tous les jours, et d'amasser pour l'histoire une riche moisson de célébrités. La patrie reconnaît leurs mérites, elle se souvient de leurs grands services, et elle leur consacre des larmes; mais tout bon citoyen, qui a la conscience de son devoir, ne peut se dispenser de nourrir de son sang la patrie qui lui a donné le jour, de la défendre de son corps, et de se dévouer pour elle; tandis que pour exposer sa vie en défense de la liberté d'un pays qui n'est pas le nôtre, il faut une vertu d'un ordre plus élevé, il faut une âme pour qui le bien et le juste n'a pas de patrie ou de nationalité. En outre, l'homme distingué dont nous portons aujourd'hui le deuil, est l'un des anneaux précieux qui ont rattaché les Grecs lorsqu'ils se battaient pour leur indépendance, à l'Europe, et particulièrement à la France, qui leur a prodigué de plus d'une manière son assistance.

C'est pour cette raison que la Grèce toute entière a pleuré la mort du zélé philhellène; que le Roi, dont le cœur bat à l'unisson avec les plus nobles sentiments de son peuple, a commandé à l'armée de porter pendant trois jours le deuil du chef qu'elle aimait, et a ordonné qu'un service funèbre fut célébré en sa mémoire ici aussi bien qu'à Nauplie; c'est pour cette raison aussi que la chambre des députés, se faisant l'interprète du vœu national, a décrété d'adresser une lettre de condoléance à la famille du général, et que le peuple d'Athènes, en souvenir des grands services que cette ville en a reçus, célèbre aujourd'hui cette solennité funèbre, et a demandé à ma faible voix de louer celui dont l'éloge est dans toutes les bouches.

Quarante ans nous séparent à peine du temps où les Grecs, courbés sous un joug ignominieux, effacés du souvenir des hommes, étaient considérés comme un peuple éteint et rayé à jamais du livre des vivants. Les savans en parlaient comme d'une tradition des siècles passés; ceux qui visitaient leur terre glorieuse, ne voyaient en eux que les débris d'une nation rampant au milieu des ruines, ayant perdu dans les fers l'élasticité de la vie et l'espoir de la resurrection. « Rougissons pour les Grecs, pleurons sur la Grèce ! Ombres d'Ilotes, la liberté n'approchera plus jamais de votre terre; des esclaves succéderont à des esclaves à travers des siècles de misères. » Telle était la malédiction que lançait sur nous le poète sévère (1), indigné de voir les restes obscurs des plus illustres ancêtres, lorsque la trompète retentit du Danube au Ténare. On vit alors s'éveiller ceux qu'on avait pris pour morts; de leurs chaînes ils forgèrent des armes, et

(1) Byron, Child-Harold; Don Juan.

ils se jetèrent à la mort pour arriver à la liberté. Le poète fut alors forcé de chanter la palinodie; « Eveille-toi; ce n'est pas à la Grèce, c'est à mon cœur que je le dis, car la Grèce s'est déjà réveillée. »

L'Europe, témoin de cette resurrection inattendue, y a applaudi, et les âmes les plus généreuses furent embrasées d'enthousiasme, les unes parce qu'elles voyaient un peuple combattre pour les droits les plus sacrés des hommes, parcequ'ils voyaient la croix combattre contre le croissant, et la liberté combattre contre la tyrannie; les autres parce que l'antique liberté, portant le flambeau de la civilisation, revenait au pays qu'elle avait autrefois couvert de gloire, que la Grèce retrouvait ses héros de Marathon, et que les noms chers à l'imagination étaient de nouveau répétés au milieu de chants de victoire. Ceux surtout dont l'esprit s'était formé aux études classiques, ont tressailli de joie à l'idée de retrouver la patrie imaginaire de leurs idées, le monde des grands hommes et des actions glorieuses, la terre nourricière du sublime et du beau; et l'admiration pour les ancêtres se changeait en bienveillance pour leurs descendants.

C'est alors qu'une foule de braves sont accourus de toutes les parties de l'Europe, pour porter à la Grèce leurs cœurs et leurs bras. Ils rêvaient la gloire de se ceindre la tête d'une branche de laurier de Marathon, et ne briguaient pour toute récompense qu'une tombe dans la terre des Thermopyles ou dans les flots de Salamine. C'est alors que de la France, qui s'enflamme pour tout ce qui est bon et généreux, de l'Angleterre, la nation aux vastes conceptions, de l'Italie, cette sœur de la Grèce, aussi belle mais plus fortunée, de l'Allemagne, qui affectionne la mère de

Platon et d'Aristote, de toutes les parties de la terre enfin où règne le culte du Christ et la religion des chefs-d'œuvre de l'antiquité, sont venus des hommes pleins de dévouement se ranger sous les drapeaux de la Grèce, qui, fière de ses nouveaux citoyens, a inscrit parmi ses héros antiques, les noms des Hastings, des Normann, du grand Barde que nous venons de citer, et de ces saintes victimes, dont le sang a consacré le sol deux fois néfaste de Péta, et a cimenté le lien insoluble et mystérieux entre la Grèce agonisante et l'Europe qui l'a secourue. C'est alors que sont aussi arrivés tous ceux qui ont cherché dans les combats la mort des braves, mais, heureusement pour la Grèce, sans l'avoir rencontrée; tel est le général Church, qui par l'esprit et le cœur appartient aux jours de la Grèce ancienne, et tels sont aussi tous ces hommes éclairés et pleins d'expérience, qui ont depuis adopté la Grèce comme leur patrie, et ont travaillé de toutes leurs forces à son organisation et à son développement.

L'enthousiasme des peuples fut bientôt suivi de la bienveillance des gouvernements. Les Rois chrétiens n'ont pas voulu souffrir plus long-temps qu'un peuple chrétien fût inutilement porté en holocauste, et que des hécatombes de héros fussent moissonnées dans une lutte inégale. Ayant dépouillé leurs anciennes préventions, les gouvernements ont réuni des congrès pour y régler le sort de la Grèce, et la triple victoire de Navarin a brisé l'aile du vautour africain, et cimenté la liberté des Grecs. La France, complétant l'œuvre qui fait la gloire de ce siècle, a chassé l'armée des dévastateurs du Péloponnèse, et a cédé au nouvel état ses glorieux fils, les Trézel, les Gérard, les Pauzier, les Pellion, et tant d'autres, qui ont

inscrit leurs noms à la tête du nouvel ordre de choses en Grèce, et à qui la Grèce a voué une éternelle reconnaissance.

Telle est la succession progressive des bienfaits de l'Europe envers ce pays, qui ne cessera jamais de considérer surtout les trois grandes puissances européennes comme les auteurs de son salut et de son indépendance; c'est par leurs conseils qu'il veut se former à sa nouvelle existence, et c'est de leurs mains qu'il voudra recevoir l'accomplissement final de ses destinées.

Un des hommes les plus généreux, en même temps que l'un des premiers qui se sont armés pour la Grèce, fut le général Fabvier, un français de noble naissance. Il avait alors le grade de colonel dans l'armée française, mais il y fut plus tard promu à celui de général, en récompense de sa conduite en Grèce. Il apprit l'art de la guerre sous le plus grand capitaine des temps modernes. Il arriva en Grèce en 1823; mais avant de la bien connaître, et de pouvoir apprécier par lui-même les besoins du pays et les moyens d'y remédier, il allait d'un camp à l'autre; il assista au siège de Modon, de là il passa en Crète, et en général il se rendait partout où il était appelé par le besoin le plus pressant, en même temps que par le plus grand danger.

Mais depuis 1825 son activité trouva un nouvel aliment, et il eut occasion de prouver plus efficacement son sincère attachement à la Grèce.

La guerre grecque était une levée en masse. Tout le peuple, indigné de ses fers, s'est armé pour chercher la liberté, ou bien la mort, si la liberté lui faisait défaut; et la houlette du berger, et la charrue du laboureur, devinrent

des armes meurtrières, comme la fronde de David. L'armée nationale était composée de la nation entière. En même temps ces enfants de la liberté, qui, pour échapper à la vie d'esclaves, habitaient avec des bêtes féroces dans les solitudes des forêts et dans les creux des cavernes, descendaient de leurs montagnes, et leur expérience venant à l'aide de la valeur enthousiaste du peuple, la Grèce vit revivre les jours des anciennes victoires. Elle se releva de son abaissement, et fièrement appuyée sur le fusil de ses pallicares, elle rattacha aux trophées de Platée et de Salamine, les étendards d'Ampliani et de Gravia.

Les brillants faits d'armes des nouveaux héros honoraient leur patrie; mais pour la sauver, il fallait encore des victoires. Le combat des Thermopyles eût suffi à la gloire de la Grèce; mais c'est celui de Marathon qui fit son salut. Diakos, Caraiscos ou Bozzaris avaient bien la bravoure de Léonidas; mais la bravoure est rarement suffisante lorsqu'une poignée d'hommes à peine armés se bat contre une armée nombreuse et pourvue de tout. Ce qui peut compenser la faiblesse numérique et rétablir l'équilibre, c'est l'ordre, c'est la tactique, l'art qui ménage les forces et combine les mouvements de manière que rien ne s'en perde, l'art d'atteindre par les plus petits moyens les plus grands résultats. La tactique est l'arme et le triomphe des peuples civilisés. Mais la civilisation,—l'histoire en fait foi, et tout le monde en convient,—est l'essence même de l'esprit des Grecs. Lorsqu'ils primaient parmi les peuples civilisés, ils ont inventé l'art qui assure la victoire. Réveillés à la liberté, ils eurent encore recours à cet art, et ils reconnurent que leur petit nombre ne pouvait s'opposer avec succès aux hordes vomies contre eux par l'Asie

et l'Afrique, que si la tactique réglait leur vaillance.

Aussi dès le début de la révolution grecque, son premier champion, Alexandre Hypsilanti, a-t-il formé en Valachie le bataillon sacré, qui rappelait la fameuse phalange béotienne, non seulement par son nom, mais aussi pour avoir su mourir sans se rendre. A son exemple, son vaillant frère, Démetrius Hypsilanti, à peine arrivé en Grèce, eut soin de former un corps régulier. Le commandement en fut confié d'abord à *Palestra*, philhellène français, qui mourut plus tard en combattant en Candie. Il eut pour successeur le Sarde Tarella, qui fut une des glorieuses victimes de Péta. Les débris de l'armée régulière, qui échappèrent à la catastrophe de ce combat funeste, furent réunis et réorganisés par l'Italien Gubernati; mais après avoir couvert leurs drapeaux de gloire à la prise de Nauplie, ils furent dispersés par l'effet funeste de la discorde, qui a toujours été le mauvais génie de la Grèce.

Cependant à peine le gouvernement grec fût-il sorti pour un instant des difficultés extérieures et des déchirements intestins, qu'il songea avant tout à former de nouveau les troupes régulières, et qu'il en confia la direction au général Rodius, qui avait appris en France la théorie de l'art de la guerre. La compagnie légère de ce nouveau corps, commandée par le capitaine Carpos, a moissonné des lauriers, lorsqu'aux sources de Lerné elle arrêta presque seule les progrès d'Ibrahim.

Tels étaient les antécédents de l'armée régulière, et telle était la sollicitude dont l'entourait le gouvernement de la Grèce, lorsque le colonel Fabvier reclama l'autorisation d'instruire ce corps et de le développer. Le gouvernement,

avec une confiance entière dans l'expérience et la capacité de l'illustre philhellène, agréa son offre avec empressement, et l'un des membres de l'administration, M. A. Mé-taxa, lui remit solennellement, au milieu de la grande place de Nauplie, les drapeaux, déjà plusieurs fois inaugurés par la victoire, de la troupe régulière, et la troupe elle-même, qui ne consistait alors qu'en un seul bataillon. Le colonel Fabvier promit de son côté de conduire ces drapeaux toujours dans la voie de l'honneur et du devoir, et d'augmenter l'armée de toutes ses forces. Il consacra depuis ce temps tous les instants de sa vie à l'accomplissement de cette double promesse, et sa tâche prospérait visiblement par le concours pressé de toute la nation, de tous les hommes politiques, et même de toutes les factions. Car il faut rendre cette justice aux partis, qui malheureusement divisaient la Grèce, qu'ils se donnaient presque toujours la main lorsqu'il s'agissait d'un danger réel de la patrie, ou d'un intérêt généralement reconnu. Ils avaient en outre la prudence de reconnaître que l'armée régulière était une véritable force, et chaque parti voulait se l'approprier. Pour ceux surtout qui arboraient les couleurs de la France, la nationalité même du général devait être une raison de plus pour lui attirer leurs sympathies.

Mais aussitôt que Fabvier eût vu les progrès rapides de son armée, il quitta Nauplie, et passa à Athènes. Il voulait débarrasser la capitale du pays des difficultés d'un encombrement militaire, et il voulait en même temps que les sentiments que réveille dans les cœurs la ville des glorieux souvenirs, contribuât à relever et à ennoblir le moral de sa nouvelle armée. Il est difficile de décrire l'enthousiasme avec lequel il fut reçu dans la résidence

de son choix. Les habitans de tout rang et de tout sexe, les autorités militaires, civiles ou municipales, la jeunesse des écoles, les jeunes filles parées de fleurs, sortirent à une heure de distance au devant de son armée, qui était à leurs yeux le produit de l'ordre et la garantie de la victoire. Tous à l'envie s'inscrivaient dans ses rangs, les étudiants quittaient les bancs des écoles, les principaux citoyens, prêchant d'exemple, faisaient enrôler leurs fils, les ministres de Dieu eux-mêmes, les moines et les supérieurs des couvents, impatiens de servir aussi au prix de leur sang la cause de la foi, revêtaient l'uniforme des soldats réguliers, et les chefs de l'armée irrégulière, qui pouvaient être considérés comme les rivaux des nouvelles troupes, en soutenaient au contraire la formation par des circulaires, prenaient publiquement place à leurs exercices, se couvraient de leur uniforme, et le capitaine tout-puissant qui commandait alors dans la ville d'Athènes, s'étant présenté à Fabvier, brisa devant lui son sabre de Pallicare, et l'échangea contre la bayonnette de soldat régulier.

C'est ainsi que par le concours éclairé et enthousiaste de la nation entière, et particulièrement par celui des citoyens de notre ville, non moins que par le zèle infatigable de son chef, l'armée régulière compta bientôt autant de milliers d'hommes qu'elle en avait de centaines lorsqu'elle fut remise aux soins du général Fabvier. C'était un beau spectacle, et fait pour élever l'imagination, que de voir les phalanges grecques, les drapeaux déployés, ces drapeaux qu'avaient brodés pour elles de jeunes filles de Paris et d'Athènes, descendre à pas mesurés et avec toute la pompe militaire vers le Céramique, vers ces plai-

nés que tout dernièrement encore des esclaves labouraient pour leurs maîtres, et s'y livrer aux nobles exercices de la guerre, comme à ces jours glorieux où l'élite du peuple d'Athènes venait s'y préparer à la victoire, et où Iphicrate y étudiait de nouvelles évolutions.

Leur ordre et leur discipline, leur apparence guerrière, et les nobles sentiments que leur chef encourageait en eux, paraissaient des gages certains de succès, et remplissaient tous les cœurs d'espérance, en même temps qu'ils les remplissaient elles-mêmes de confiance, qui est la première condition du succès. Aussi bientôt, plutôt peut-être qu'il n'était prudent, fut-il décidé qu'elles marcheraient contre Caryste. Des troupes irrégulières prirent part à cette expédition, craignant de livrer aux chances d'une première entreprise cette armée encore inexpérimentée et si précieuse pour la Grèce. Ici la troupe régulière s'est heurtée non seulement contre la race la plus belliqueuse des Turcs qui habitaient la Grèce, mais aussi contre des difficultés de toute nature, qui tenaient autant aux conditions topographiques de la ville qu'elle attaquait, qu'à la position des affaires publiques de la Grèce en ces temps. Elle se vit exposée aux plus grands périls, qui firent briller dans tout son éclat la valeur et le courage admirable des soldats, aussi bien que la prudence et l'abnégation du chef, et elle ne dut son salut qu'au secours que s'empressèrent de lui offrir ses frères d'armes des troupes irrégulières, qui revenaient de leur hasardeux coup de main contre Beiruth en Syrie.

Le fruit amer de cet échec fut le découragement de l'armée régulière, qui voyait sa première entreprise avorter. Elle douta d'elle-même, ses rangs furent éclaircis

par des désertions, et sa dissolution était imminente, si son général n'eût redoublé d'efforts à mesure qu'il se voyait en présence de circonstances plus difficiles.

En d'autres circonstances aussi le succès a trompé les efforts des troupes régulières. C'est ainsi qu'elles durent reculer à Chaïdari près d'Athènes, lorsqu'une poignée de braves avait à tenir tête à une armée de quarante mille hommes, commandée par Kioutali; c'est ainsi qu'elles durent abandonner le siège de Chios, où elles combattirent vaillamment, et où elles furent sur le point de s'emparer de la forteresse. Leurs drapeaux ont été dans ces occasions désertés par la victoire, mais jamais par l'honneur et par gloire, et jamais leur bravoure et leur dévouement ne se sont démentis. Quel que fût le sort des armes, on voyait toujours leur chef au premier rang, à la place que le plus grand danger rendait la plus honorable. Ses soldats l'admiraient comme un héros, et l'aimaient comme un père.

Ce n'est pas l'histoire de l'armée régulière, ce n'est pas non plus la biographie du son chef glorieux, que je me propose de faire. Celle-ci est le droit et le devoir de ceux qui ont eu le bonheur de servir la patrie sous les ordres du brave. Mais je ne saurais passer entièrement sous silence un des titres de sa gloire, qui rappelle les plus beaux faits d'armes de nos ancêtres, et qui provoque surtout la reconnaissance nationale.

L'Acropole était étroitement assiégée, et sa vaillante garnison, privée de munitions et de vivres, luttait contre la mort. Peu de jours encore, et la ville de Minerve courbait de nouveau sa glorieuse tête sous le joug des barbares. Fabvier accourt à la tête de sa troupe intré-

pide. La lune brillait de tout son éclat sur le ciel de l'Attique, lorsque ces braves, qui se vouaient à la mort pour le salut d'Athènes, débarquèrent au Phalère. Ayant sur le dos des sacs pleins de poudre, ils suivent sur les traces de leur général la route de l'Acropole. Ils en étaient à peu de distance, lorsqu'ils rencontrent un large fossé défendu par les Turcs. Ils ne s'arrêtent point; malgré leur charge, ils se précipitent en avant, l'épée à la main, et mettent les Turcs en fuite. La garnison de la colline du Musée, avertie par le bruit, ouvre le feu sur eux; mais rien n'intimide ces héros. Fabvier se jeta trois fois dans le fossé disputé, pour venir en aide à ceux de ses soldats qui étaient les plus compromis. Ils en sortirent enfin, après y avoir laissé trois nobles victimes, et pénétrèrent dans l'Acropole, où ils rendirent la vie à la garnison expirante, et la mirent à même de prolonger la défense encore pendant plusieurs mois.

Tels sont les grands services que cet homme éminent a rendus à notre ville. Il s'est dévoué pour elle dans le moment du danger; il l'a élevée à une position digne de son importance antique, car il en a fait le principal foyer du salut et de la liberté de la Grèce, et y a cultivé le noyau de cette armée régulière, qui a combattu alors avec héroïsme, qui est devenue plus tard la gardienne la plus courageuse et la garantie la plus sûre de l'ordre et de l'indépendance, et qui promet à l'avenir une moisson plus ample de lauriers.

Quelque temps après il établit son armée dans la ville qu'il fonda pour elle sur l'isthme de Méthanes, et continua à l'exercer et à l'instruire dans ce lieu tranquille, qu'il

rendit une des places d'armes les plus sûres de la Grèce.

Mais lorsque tous ces travaux furent terminés, qu'il entendit la trompète de Navarin annonçant au monde que les Grecs avaient repris leur rang parmi les peuples vivants, lorsqu'il eût vu l'Europe confier le dépôt de l'indépendance de la Grèce à un gouvernement régulier, il crut sa tâche terminée, il quitta la Grèce, depuis qu'il n'avait plus de sacrifices à lui offrir, et il retourna dans ses foyers, comme il se l'était promis dans le premier ordre du jour qu'il avait adressé à l'armée régulière en se chargeant de sa direction. « Lorsque, disait-il, j'eus accepté la tâche honorable d'organiser l'armée régulière de la Grèce, je ne voulus accepter ni grade, ni récompense pécuniaire. Je veux, lorsque la Grèce possédera des fils capables de diriger par eux-mêmes le corps régulier, rentrer dans mes foyers, et n'emporter pour toute récompense que l'amour des Grecs heureux et libres. » Sa patrie lui prodigua des grades et des titres. C'était une nouvelle preuve de bienveillance qu'elle donnait à la Grèce, car elle honorait en lui ce qu'il avait fait pour la délivrance de ce pays. Là, au sein de sa famille, entouré de félicités et d'honneurs, il n'oublia jamais la terre à laquelle il avait consacré son cœur et son bras, et surtout notre ville qu'il aimait pardessus toutes. Il y a un an, dans une lettre qu'il m'adressait, il m'appelait *son cher concitoyen*, et il a souvent pris la plume pour défendre les intérêts de la Grèce (1), toutes les fois qu'il la croyait victime d'injustes préventions ou d'une politique abusée; et lorsqu'enfin il rendait son âme héroïque à Dieu, il tourna son dernier regard vers un grec qui se trouvait alors à Paris,

(1) Voy. particulièrement *Orient*, 1840.

et lui pressant la main: «Saluez, lui dit-il, de ma part notre chère Grèce. Qu'elle continue à se conduire avec prudence, et je ne doute point que, selon mes vœux, l'immense guerre qui déchire aujourd'hui l'Europe, tournera à son avantage, et la rapprochera de sa grande destination.»

En prononçant ce vœu suprême, tu l'envolas, âme grande et noble, vers les régions où t'attendaient en chœur les héros des anciens jours. Qui sait si, lorsque la lune baigne de sa lumière le sommet de l'Acropole, tu ne descends pas sur ce rocher que tu as défendu, et qui retentit encore de ton nom, immortel comme lui; qui sait si tu ne t'assois sous ces colonnes du Parthénon, avec Périclés et avec Thrasybule, ayant à ta droite le bataillon des braves que tu conduisais à la gloire, à ta gauche les Philhellènes, ces nouveaux croisés de la foi et de la liberté? Abaisse alors ton regard sur la Grèce, et bénis-la de ce qu'elle n'a pas manqué, comme on l'en accuse, à sa vocation, et n'a pas démenti le rêve éternel de ta vie. La voilà libre, ayant secoué le joug, auquel ton épée a porté tant de coups; la voilà régie par le sceptre d'un Roi chéri par son peuple et qui fait son bonheur. La loi y est toute-puissante, la discorde en a disparu; les misérables huttes perdues parmi des ruines, ont fait place à des cités florissantes; la charrue fertilise les déserts que des ronces avaient couverts pendant des siècles, le commerce laboure les mers, et l'instruction cultive l'intelligence. Vois surtout l'œuvre de les pénibles efforts, l'armée régulière de la Grèce; elle est aujourd'hui la force principale du pays, elle avance et propère par la haute protection du Roi et par le zèle réfléchi de toute la nation; elle possède les deux grandes qualités de toute armée capable de grands

résultats, le courage et la discipline. Sois en fier, car c'est toi qui lui as inspiré les mâles vertus dont elle s'enorgueillit. Lorsqu'elle marche contre les ennemis de la patrie, descends sur elle, et de ton épée montre lui comme autrefois le chemin de la gloire et du devoir; et les phalanges grecques dans les jours de bataille laisseront vide pour toi la place d'honneur, comme les Athéniens laissaient vide dans leurs rangs la place de Miltiade.

Mais ce n'est pas là tout ce que tu demandais pour la Grèce. Tu la voulais non seulement libre, tu la voulais aussi grande et forte; tu voulais qu'il lui fût donné de tendre son bouclier entre l'orient et l'occident, et de reformer l'orient par l'élément hellénique. C'est ce que tu disais dans tes conversations, c'est ce que tu écrivais à tes amis, c'est ce que tu discutais dans des traités (1). Ombre propice, remonte dans les cieux! Aujourd'hui la terre tremble comme un volcan; un souffle de feu la dévore; sa surface disparaît sous une grêle de fer et sous une vapeur de sang; aujourd'hui la Grèce se courbe comme une fleur que brise l'orage. Mais lorsque la colère de Dieu se sera apaisée, que le tempête aura passé, et que la paix sourira de nouveau à la terre, tu verras alors les grands protecteurs de la Grèce la soutenir de nouveau de cette main qu'ils lui avaient tendue à Navarin, lorsqu'ils l'élevaient comme un soutien de l'équilibre, comme un pilier de la paix, tu les verras la conduire vers l'accomplissement de sa mission providentielle, et ton esprit se reposera alors dans la paix de ta conscience, car tu te convaincras d'avoir servi les plus grands intérêts de l'Europe, en même temps que tu servais la liberté d'une nation, chez laquelle ta mémoire restera impérissable, et qui t'en conservera une éternelle reconnaissance.

(1) Orient 1810.

Chronique politique du Spectateur.

—000—

L'hiver approche, et les amis de la paix fondent sur lui toutes leurs espérances. Il imposerait aux belligérants une trêve forcée, calmerait leur ardeur, et leur donnerait le temps de la réflexion.

En Angleterre les deux fractions de l'opposition semblent s'être rapprochées dans la pensée que la guerre ayant déjà atteint le but qu'elle avait en vue, il n'est plus nécessaire de la continuer, et que plus que jamais il est temps de faire la paix.

Nous ne dirons pas si cette coalition a des chances d'un succès prochain. Il faut considérer si les exigences des uns, justifiées par un grand succès, si le désir, le besoin même des autres de ne pas rester sous le coup d'un grand échec, ne rendront la position peu favorable à un rapprochement. Mais ce qui est plus douteux encore, c'est si la guerre a entièrement atteint le but qu'elle poursuivait. En admettant même que le troisième point des conférences de Vienne ait été ratifié par les boulets de canon, et que la Russie s'engage à ne plus relever la forteresse qu'elle a perdue, ni à reconstruire la flotte qu'elle a coulée, reste toujours le quatrième point, cet écueil éternel, contre lequel la paix court grand risque d'échouer, si l'on est sincèrement décidé à l'aborder de front. Non, il n'est point vrai que l'objet de l'émancipation des chrétiens de la Turquie ait été atteint. Si l'ombre des drapeaux chrétiens les protège aujourd'hui et les sauve, ils reprendront leurs fers aussitôt que les troupes se seront retirées, à moins que leurs droits ne deviennent le sujet de capitulations particulières. Mais c'est là qu'est le nœud de la question. Le gouvernement turc vaudra-t-il signer ces capitulations, et s'il les signe, vaudra-t-il les exécuter, et s'il le veut encore, aura-t-il assez d'autorité pour en imposer le respect à ses agents et au peuple? Si enfin elles sont strictement exécutées, la Turquie pourra-t-elle continuer long-temps à exister avec elles?

Il est donc fort à craindre que ce qu'on considère au-

jourd'hui comme un accessoire assez peu important, pour qu'on le traite en question toute tranchée, lorsqu'elle n'a pas même encore été entamée, ne devienne bientôt la difficulté principale, devant laquelle toutes les autres rentrent dans l'ombre.

Pour les Grecs, pour tous les chrétiens de l'Orient, c'est en ce point seul que se résume toute l'importance des événements actuels. C'est le moment de sa discussion qu'ils attendent avec une impatience anxieuse, car c'est de lui que dépendront leurs destinées futures, et qu'une ère nouvelle pourra éclore pour eux. Témoins attristés de la grande lutte entre leurs protecteurs, ils s'en tiennent à l'écart, dans des sentiments de respect et de crainte, en même temps que de la neutralité la plus sincère, qui leur est dictée par une égale reconnaissance envers tous ceux qui les ont autrefois secourus, par un égal espoir d'en retirer de nouveaux bienfaits.

Cependant il y a des gens qui prétendent nous connaître bien mieux que nous ne nous connaissons nous mêmes. Ils nous contestent ces sentiments de neutralité, et sont même fort disposés à nous en vouloir de ce que nous nous les attribuons lorsqu'ils nous les refusent. Nous sommes bien osés de dire que nous sentons pour eux des sympathies et de la reconnaissance, lorsqu'ils affirment que nous les haïssons. Le *Nouveliste* de Marseille p. e. ne publiait-il pas tout dernièrement une correspondance d'Athènes (du 10 Octobre), que le *Constitutionnel* (14 Octobre) trouvait assez piquante pour la reproduire, et qui prouve jusqu'à l'évidence que tout le monde à Athènes, peuple et Roi, sont des Russes endurcis, ou tout au moins des Germano-russes? C'est un témoin oculaire et auriculaire qui écrit! il a vu de ses yeux, il a entendu de ses oreilles qu'une foule immense s'est portée sous le palais, pour crier à tue-tête et à plusieurs reprises: *A bas l'occupation! mort aux Français et aux Anglais! Vivent les Russes! Sévastopole n'est pas pris! Il n'y a pas un seul Français ou Anglais qui soit resté en Crimée!* et cette foule effrénée était menée par trois agens bien connus de la cour! Lorsque le mensonge et la calomnie renient à ce degré toute pudeur, ils ne méritent pas l'honneur d'être relevés, et nous n'avons parlé de ces indignités, que pour exprimer

nos regrets que des journaux sérieux, et surtout le *Constitutionnel*, ne se mettent pas mieux sur leurs gardes quant aux sources où ils puisent leurs nouvelles.

Le peuple d'Athènes, le peuple grec tout entier, s'est senti transporté de joie lorsque son Roi qu'il affectionne, malgré les erreurs qu'on a voulu accréditer il y a quelques temps en Europe, est sorti victorieux de cette lutte injurieuse qu'on le faisait soutenir contre un de ses sujets; et la joie du peuple s'est fait jour par des transports dont l'universalité et la spontanéité, mais en même temps l'ordre et la mesure ont excité l'admiration de tous ceux qui en ont été de vrais témoins, et ces transports impliquaient en même temps un sentiment de reconnaissance envers les grandes puissances, de ce qu'elles n'ont pas voulu insulter la Grèce dans son Roi, comme quelques personnes semblaient avoir intérêt à les y pousser. On a bien insinué le lendemain de la fête, qu'au moment où la foule passait devant l'hôtel du Ministre de Russie, au milieu des cris de *vive le Roi*, on a aussi entendu quelques individus crier *vive l'Empereur Alexandre*. Le gouvernement, avant même de constater la vérité de ce bruit, a éloigné de la capitale les officiers de gendarmerie qui étaient alors de service; cependant l'enquête a prouvé que les prétendus cris en faveur de l'Empereur de Russie n'y ont pas été du tout poussés. La police a même trouvé quelques individus stationnés sous l'hôtel de Russie, et suspects d'avoir voulu occasionner le scandale qu'ils dénonçaient, ou peut-être même de l'avoir essayé sans avoir été entendus que d'eux-mêmes.

Nous regrettons bien d'entrer dans ces détails minutieux; mais nous ne pouvons permettre à des hommes mal intentionnés de représenter la Grèce comme indigne des sympathies de l'Europe, comme toujours prête à prendre fait et cause contre les puissances occidentales, et de faire croire que deux ou trois individus l'empêchent seuls de s'élançer dans l'abîme. Accréditer en Europe ces funestes erreurs, c'est trahir la Grèce aussi bien que la vérité.

A.